

THEATRE DE POCHE

« EXPLIQUE, J'AI RIEN COMPRIS ! »

L'ABATTAGE RITUEL DE
GORGE MASTROMAS
DE DENNIS KELLY

MISE EN SCENE
JASMINA DOUIEB



SAISON 18/19

TABLE DES MATIERES

1. Présentation générale du projet

Que raconte le spectacle ?

D'où vient le titre « L'Abattage rituel de Gorge Mastromas » ?

Le public visé

2. Interview de Jasmina Douieb

3. Présentation de l'équipe artistique

Jasmina Douieb : metteuse en scène

France Bastoen : comédienne

François Sikivie : comédien

Yoann Blanc : comédien

Stéphane Fenocchi : comédien

Valérie Lemaitre : comédienne

Manoël Dupont : comédien

Charly Kleinermann et Thibault Decoster : scénographes

4. Quelques éléments d'histoire

Le (néo)libéralisme, qu'est-ce que c'est ?

La guerre des idéologies du 20ème siècle : le keynésianisme

L'universelle concurrence comme mode d'être au monde

5. Thématiques qui traversent le spectacle

L'Homme est un loup pour l'Homme. Dévorer ou être dévoré, un faux dilemme ?

Consommer en se consommant. Les pièges de la réussite sociale

Le mensonge comme liant de l'existence. L'exemple de Jean-Claude Romand

6. Extrait commenté du texte du spectacle

7. Pistes pour prolonger la réflexion

8. Atelier PhiloCité

1. Présentation générale du projet

Que raconte le spectacle ? Le bien contre le mal et la mise à mort de la morale

Gorge Mastromas est un salaud et l'assume. Il peut. Il a l'argent et le pouvoir. Enfant, sa gentillesse le confinait aux seconds rôles, subissant plus qu'il ne choisissait sa vie. Durant sa jeunesse, dans les situations de doute, Gorge a toujours fait ce qui était convenable du point de vue moral. Mais il n'a jamais été récompensé : son adolescence a suivi un cours bien réglé ne dépassant jamais la moyenne. Seul son nom reste telle une promesse en suspens. Adulte, il se métamorphose. La vingtaine bientôt passée, tandis que son employeur est au bord de la ruine, une chance unique s'offre à lui. Il s'en empare pour enfin faire partie du camp des vainqueurs. Quittant l'innocence pour l'abjection, il devient le maître d'un monde capitaliste où il règne, quels que soient les moyens employés. Il s'octroie un nouveau rôle social : celui de l'impitoyable menteur. Il ne s'embarrasse plus des convenances, et s'approprie ce qui lui plaît, jusqu'à devenir un des chefs d'entreprise les plus prospères du monde... Quitte à surfer sur la morale. Avec un humour corrosif, Dennis Kelly crée avec ce personnage le prototype du héros néo-libéral : un être sans scrupule, le genre de manipulateur que sacralise aujourd'hui notre société.

D'où vient le titre « L'Abattage rituel de Gorge Mastromas » ?

L'abattage rituel de Gorge Mastromas décrit la fragilité de la morale quand l'homme malhonnête se jette sur elle. En effet, l'empire de Gorge Mastromas, est bâti sur trois règles d'or : 1. Quand tu veux quelque chose, prends-le, 2. La seule chose requise pour prendre ce que tu veux c'est ta volonté absolue et ta faculté de mentir, 3. Ne pense jamais aux conséquences. Ne regrette jamais. Cette nouvelle pièce de Dennis Kelly s'empare du thème de la corruption et de la corruptibilité, un enjeu aux ressources théâtrales particulièrement riches. Avec légèreté, Dennis Kelly passe un nœud autour du cou du spectateur et le serre lentement. Jusqu'à le faire presque étouffer, prouvant une fois de plus qu'il est un maître de la construction dramatique.

Né en 1970 à Londres. Sa première pièce *Débris* est montée dès 2003. Ses pièces sont ensuite créées dans différents théâtres londoniens (Paines Plough, Hampstead Théâtre, Young Vic Théâtre, ...) : *Oussama ce héros* (2003), *Après la fin* (2005), *Love & money* (2006), *Occupe-toi du bébé* (2006), *ADN* (2007) et *Orphelins* (2009). En 2010, sa pièce *The gods weep* est présentée par la Royal Shakespeare Company. Pour cette même troupe, il écrit en 2011 le livret de la comédie musicale *Matilda the musical* (adaptée de Roald Dahl), immense succès en 2011 à Londres et reprise en tournée internationale, notamment à Broadway. En 2013, il écrit une adaptation de la pièce de Georg Kaiser, *From Morning Till Midnight* qui est créée au National Théâtre et la même année sa dernière pièce *L'abattage rituel de Gorge Mastromas* est présentée au Royal Court. Ses pièces sont jouées et traduites dans le monde entier. En 2009 il est élu meilleur auteur étranger par le magazine Theater Heute en Allemagne. Pour la télévision, il a écrit la série *Pulling* (SilverRiver / BBC 3) et plus récemment *Utopia* (Kudos / Channel 4) qu'il a également coproduite.

Le public visé A partir de 16 ans

Pour les profs :

Le spectacle convient aux élèves de cinquième et sixième secondaire. Des animations peuvent avoir lieu en classe en aval et en amont du spectacle. Les cours visés sont les cours de morale, de philosophie, de religion, d'histoire, d'économie, de sciences humaines et sociales. Rencontre possible avec l'équipe du spectacle en classe ou à l'issue de la représentation sur demande (GRATUIT).

2. Interview de la metteur en scène Jasmina Douieb

Vous connaissez bien Denis Kelly. Qu'est-ce qui vous attire chez cet auteur ?

J.D : La lecture d'une pièce de Dennis Kelly est toujours pour moi, un choc, une collision frontale, d'où jaillissent des questions qui se plantent dans ma conscience pour longtemps. *L'abattage rituel de Gorge Mastromas* fut à nouveau comme un bain d'eau glacée. J'en suis sortie brûlante. La question du bien et du mal traverse toutes les pièces de Kelly, sous beaucoup de formes, mais il y est toujours question, d'une manière ou d'une autre, de l'origine du mal. Comment a-t-il pu germer, et comment a pu se consumer toute étincelle de bonté en un homme ? Un homme qui a fait un jour un pacte avec lui-même, et qui a décidé d'y rester loyal, quoi qu'il advienne. Comment naissent les pactes que l'on fait avec soi-même, et comment la loyauté qu'on leur voue, parfois aveuglément, peut nous mener au plus profond des ténèbres ? Comment la violence peut entrer dans la vie domestique de chacun ?

Qu'y a-t-il de différent dans cette pièce par rapport aux précédentes que vous avez déjà monté ?

J.D : On retrouve la même mécanique du texte, qui témoigne d'une nervosité contemporaine : syncopes, accélérations du temps, ralentis égotistes. Je commence à bien connaître l'écriture de Dennis Kelly. Ici, il s'agit d'une de ses pièces les plus philosophiques, comme dans *Taking care of baby* [NDLR : prix de la critique de la meilleure mise en scène 2017]. Il pose un postulat philosophique qu'il met ensuite en situation théâtrale. Dans *Taking care of baby*, la question centrale était celle du mensonge. On cherche à savoir comment s'organiser avec le mensonge qui est intrinsèquement lié à notre mode de fonctionnement. Kelly aime écrire sur le processus de déshumanisation. Son écriture brutale, urbaine, frappe aux tripes. Mais aucun manichéisme n'est présent. *L'abattage rituel de Gorge Mastromas*, c'est avant tout la tragédie d'un monde qui ne finit pas d'enfanter des tyrans.

L'anti-héros au centre de cette histoire est-il l'incarnation d'une époque ? Que désigne cet abattage rituel ?

J.D : Chez Dennis Kelly, la perception de l'environnement est plus forte que la structure des personnages. Ici, il s'agit d'un conte faustien grinçant. Le personnage principal est intrigant. Ange déchu ou démon masqué ? Manipulé ou manipulateur ? Il a certes une dimension diabolique. Mais le texte ne tranche pas. Il découpe en séquences une vie, celle d'un homme bien qui devient un jour, par hasard ou déficit moral, ce que l'on appelle une belle ordure. Le voilà riche. Puis très riche. Puis très très riche. Un maître du monde, sans foi ni loi, pour qui les gens sont du bétail. Il se croit infaillible mais finalement s'écrase, désaxé par l'amour, saisi par son passé bâti sur un mensonge. Il se rend compte que la seule façon de conquérir la femme qu'il aime est de jouer un personnage inventé, en utilisant stratégiquement son empathie pour arriver à ses fins. Gorge ne croit plus à la bonté, gratuite, qu'il associe à la lâcheté. Les cinq autres personnages forment un chœur qui nous donne à entendre le sacrifice de Gorge. Ce sont comme des expérimentateurs, observateurs de la déchéance de son esprit. C'est une mise à mort sur la question du bien et du mal, un « abattage », rituel, parce que théâtral. Par son récit, ce chœur exécute un homme devant nous, moralement, tragiquement, après nous avoir raconté comment Gorge a décidé un jour de vendre son humanité. Ce conte noir de l'amoralisme contemporain fait frissonner de dégoût et rire parce qu'il dévoile une partie de ce que nous sommes.

On retrouve ce type de personnages carnassiers dans une culture très anglo-saxonne, comme Bret Easton Ellis. Ou encore dans le cinéma de Lars von Trier, avec *The House That Jack Built*. Allez-vous vous en inspirer dans la mise en scène ou le jeu d'acteur?

J.D : Ma première intuition est de partir de ce thème d'abattage, de partir d'un abattoir, un espace industriel, froid et mécanique où on peut déverser du sang. Un espace nu, avec des bâches en plastique, du béton. Bien sûr, il s'agit d'évoquer l'environnement mental de Gorge. Un espace déshumanisé et clos où il se trouve au centre. J'ai par ailleurs la sensation que ce chœur de personnages pourrait avoir ce genre d'habits que l'on porte dans les abattoirs ou dans les laboratoires. Qui pourrait évoquer leur statut de personnages expérimentant la mort du chorifié dans un vivarium. Ce ne sont que des intuitions. Il peut avoir mille et une scénographies. Il faut encore élaborer une dramaturgie claire qui se cherchera dans les moments de répétitions. C'est encore un peu tôt pour répondre à la question de savoir quelle forme prendra la mise en scène. Pour *Taking care of baby*, j'ai fait beaucoup d'étapes de travail, et la scénographie a beaucoup évolué au fil du temps. Les textes sont suffisamment puissants, et les questions scénographiques sont relativement secondaires. J'irai probablement vers l'économie de moyens et une « boîte à jeu » permettant aux acteurs de déployer tout le potentiel du texte. Je n'ai pas vu le dernier Lars Von Trier. Mais étant donné qu'il aborde dans son cinéma des thèmes voisins à ceux traités dans l'œuvre de Kelly, il est probable que nous nous en inspirions en partie.

Pouvons-nous à tout le moins espérer un monde meilleur pour nos enfants ?

J.D : Cette montée en puissance du néo-libéralisme, qui contamine toutes les sphères de l'existence, est inarrêtable. Le rapport à la morale que nous avons aujourd'hui a changé en vingt ans. Le monde est davantage cynique au XXIème siècle. C'est plus répandu. Faire le bien se limite à son petit monde. La pression sur l'Occident est plus forte mondialement. On préfère fuir nos responsabilités. En étant surinformé, on ne sait plus gérer émotionnellement ces quantités infernales d'informations. Dans le mantra de Gorge, la morale est inexistante. Il est prêt à tout pour arriver à ses fins. On retrouve ce laboratoire humain dès la petite enfance, dans la cours de récréation. On a tous connu cette violence, où les forts s'associent contre les plus faibles, de façon clanique, animale. Gorge, qui fait partie du clan des faibles, prend position pour défendre son ami, jusqu'à l'extrême. A l'âge adulte il se rend compte que cette option n'est plus enviable, et qu'il est préférable d'être dans les clans des forts. J'espère que mes enfants vivront dans un monde différent où la solidarité et la bonté seront encore des valeurs importantes. Il n'appartient qu'à nous de changer de cap par des petites choses. C'est la seule façon d'éviter de devenir ces monstres sans foi ni loi, qui n'ont comme seule ambition que de se servir eux-mêmes.

3. Présentation de l'équipe artistique

Jasmina Douieb : metteuse en scène

Jasmina Douieb est une actrice et metteuse en scène belge née à Bruxelles le 9 mai 1973. Après des études de philologie romane à l'Université libre de Bruxelles, elle entre au Conservatoire royal de Bruxelles où elle remporte un premier prix en art dramatique en 1999. Elle a d'abord beaucoup joué, au Théâtre Le Public (*Chaos Debout*), avec la Compagnie Chéri Chéri (*Yvonne princesse de Bourgogne*), ou au Zone Urbaine Théâtre (*Hot House, Juliette à la foire ou Incendies*). Elle fonde la Cie Entre chiens et loups en 2005. Elle crée *Littoral*, (Prix de la meilleure mise en scène en 2008), *Le cercle de craie* ou *Himmelweg* (nominé dans la catégorie meilleur spectacle 2011), *Le Mouton et la Baleine*, *Taking Care of Baby* (2017), et *Moutoufs* (2018). Elle donne cours depuis presque 10 ans en tant que conférencière au Conservatoire de Mons. Au Théâtre de Poche, elle a signé la mise en scène du spectacle *Je m'appelle Rachel Corrie* en 2008.

Yoann Blanc : comédien

Yoann Blanc est diplômé de l'INSAS. Il joue au théâtre pour de nombreux metteurs en scène dont entre autres Armel Roussel (*Roberto Zucco, les européens, Armageddon je m'en fous, Platonov, POP?, Ivanov, Ondine...*) avec qui il collabore depuis longtemps, Galin Stoev (*Liliom, Les gens d'OZ*) Falk Richter (*Jeunesse blessée*) Philippe Sireuil (*Le triomphe de l'amour, Le Cid, Serpents à sornette*), Michel Dezoteux (*Sauvés, Richard III, Le révisor*), Alain Françon (*E-Roman dit, Naitre*) Vincent Goethals (*Volpone, Cendre de Cailloux*), Selma Alaoui (*Anticlimax, l'amour la guerre*), Aurore Fattier (*Bug*) ... Il joue cette saison *la Musica* deuxième mis en scène par Guillemette Laurent. Au Théâtre de Poche il a joué dans *Perplexe* de Marius von Mayenburg mis en scène par Sofia Betz. Depuis quelques années il joue au cinéma. *De leur vivant* de Géraldine Doignon, *L'hiver dernier* de John Shank, *Hell* de Tim Fehlbaum, *Vandal* d' Helier Cistern, *Une part d'ombre* de Samuel Tilmans dans les courts métrages *Le petit chevalier* d'Emmanuel Marre, *Partouze* de Matthieu Donck, *Pixeliose* de Romain Graf avec qui il a écrit *Week-end*. Il apparaît également dans *Torpédo* de Matthieu Donck, *Baden Baden* de Rachel Lang ou encore *Je me tue à le dire* de Xavier Seron. En 2017, il reçoit le Magritte du meilleur espoir pour son interprétation dans *Un homme à la mer* de Géraldine Doignon. La même année, il tient le rôle principal de la série *La trêve* dont la deuxième saison sera lancée en novembre 2018. On le verra prochainement dans le long métrage *Fortuna* de Germinal Roaux

France Bastoen : comédienne

Comédienne belge, elle a rencontré Dominique Serron au cours de ses études au Conservatoire et fait depuis lors partie de l'équipe de l'Infini Théâtre. Elle a participé aussi aux spectacles du Zone Urbaine Théâtre qui rassemble des anciens du Conservatoire. Elle se produit régulièrement dans des pièces jouées partout en Belgique et en France. Elle a déjà collaboré avec Jasmina Douieb sur le spectacle *Littoral*.

François Sikivie : comédien

Comédien et auteur belge, il est un des membres fondateurs avec Jacques Delcuvelierie du Groupov. Il participe à la plupart des travaux et créations du collectif de 1980 à 2002. Il a aussi joué sous la direction de Jacques Delcuvelierie, Janine Godinas, Isabelle Pousseur, Yves Beaunesne, Armand Delcampe, Patrice Kerbrat, Isabelle Gyselinx. Il s'intéresse au travail avec les marionnettes et a écrit de nombreux textes pour la radio (Radio Titanic, Radio Baxter, Radio de la Méduse, La Cité Radieuse). Il jouait avec Claude Semal dans *Circus 68* au Théâtre de Poche dans la saison 2017-18.

Stéphane Fenocchi : comédien

Après ses études au Conservatoire, il travaille avec diverses structures puis rejoint L'Infini Théâtre. En 2004, il participe, avec de Georges Lini, à la création du Zone Urbaine Théâtre. Il est également animateur radio pour une émission de critique cinéma. Il se produit depuis bientôt 20 ans sur les scènes de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Au Poche, il faisait partie de la distribution de ces spectacles : *No man's Land* (2003), *les Monologues de la Marijuana* (2011) et *Quartier 3 : destruction totale* (2016)

Valérie Lemaitre : comédienne

Après une formation au conservatoire de Bruxelles où elle obtient son premier prix ainsi qu'une licence au Centre d'Etudes Théâtrales de Louvain-la-Neuve, Valérie Lemaitre se produit régulièrement au théâtre et au cinéma en Belgique et en France. Elle est élue meilleure espoir féminin (Prix de la critique) et plusieurs fois nominées. Elle est également chanteuse et guitariste du groupe Trouble. Au Poche, elle s'est illustrée dans *Rien à signaler* dans une mise en scène de Georges Lini (2012)

Manoël Dupont : comédien

Manoël est étudiant à l'IAD en interprétation dramatique depuis 2014. Il n'est pas encore diplômé qu'il est choisi pour interpréter un des rôles principaux de la nouvelle série Netflix *Osmosis*.

Thibaut De Coster et Charly Kleineremann : scénographes et costumiers

Ils créent et réalisent ensemble des scénographies et costumes de spectacles de théâtre. Au Théâtre Royal du Parc avec Georges Lini (*un Tailleur pour Dame* de Feydeau), Myriam Youssef (*La dame de chez Maxim, Zazie*), Thierry Debroux (*Scapin 68*) ou encore Jasmina Douieb (*Fantomas, Chaplin*). Au Théâtre Royal des Galeries avec Patrice Mincke (*La vérité, Le portrait de Dorian Gray*), Claude Enuset (*Fidélité Criminelle*) ou Thibaut Neve (*Le Dindon*). A l'Atelier Théâtre Jean Vilar de Louvain-la-Neuve, avec Alexis Goslain (*Belle de Nuit, Corbeaux de Jour*), Daniella Bisconti (*La famille du Collectionneur*) mais également au Théâtre de la Toison d'Or avec Nathalie Uffner (*Cherche l'Amour...*), Ils sont nominés en 2010, 2014 et 2018 aux Prix de la Critique dans la catégorie meilleure scénographie.

4. Quelques éléments d'histoire

Qu'est-ce que le (néo)libéralisme?

Selon une définition courante, le terme de néolibéralisme est utilisé pour désigner un ensemble multidimensionnel d'analyses d'inspiration libérale ou supposées telles qui critiquent le plus souvent le développement d'un important État-providence dans les pays développés après 1945 et l'accroissement des interventions publiques dans l'économie. Ces analyses défendent, au contraire, l'importance du marché selon des considérations qui vont de l'efficacité économique du marché à la liberté de l'individu, et recommandent de fortement restreindre les interventions étatiques dans l'activité économique.

La notion n'en est pas moins ambiguë. Elle a d'ailleurs souvent été utilisée pour dénoncer d'autres phénomènes, comme la mondialisation, le monétarisme ou le néo-conservatisme, fort éloignés des idées classiques du libéralisme économique. Il faut donc remonter aux origines de la notion de libéralisme, elle-même porteuse d'ambiguïté.

Le libéralisme s'applique à plusieurs dimensions de la réalité humaine et sociale. Il désigne ainsi la tolérance face aux actions et aux opinions d'autrui, dont on respecte l'indépendance et la liberté individuelle (1). On peut le qualifier alors d'individuel ou de moral. Dans un deuxième sens, le libéralisme s'applique au domaine politique. Il émerge comme opposition à l'absolutisme des monarchies de droit divin et s'identifie à la démocratie (2). Un troisième sens est économique. Le libéralisme s'identifie alors au laisser-faire, au libre-échange, à la liberté d'entreprise et à la limitation stricte des interventions gouvernementales dans l'économie (3).

Au moment de la transition entre les sociétés féodale et capitaliste, les trois formes de libéralisme sont étroitement liées. John Locke en Grande-Bretagne et Voltaire en France sont deux exemples de personnages résolument libéraux dans les trois sens du terme.

Le libéralisme économique s'appuie sur une conception particulière des rapports entre l'économie et le social et du fonctionnement de l'économie, fonctionnement décrit par l'économie politique classique, fondée et développée, entre autres, par **Adam Smith**. Fascinés par la physique newtonienne, ces penseurs cherchent à construire une physique sociale, dans laquelle la loi de la gravitation universelle sert de modèle au postulat de la rationalité de l'individu, de l'*Homo economicus* mû par son égoïsme, son intérêt personnel. Dans ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776), œuvre fondatrice de la pensée économique libérale, A. Smith illustre par la fameuse **parabole de la main invisible** l'une des idées fondamentales du libéralisme : poursuivant ses intérêts matériels personnels sans égard pour ceux de ses concurrents, chaque individu est amené, comme par une main invisible, « à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions (...). Tout en ne cherchant que son intérêt personnel, il travaille souvent d'une manière bien plus efficace pour l'intérêt de la société que s'il avait réellement pour but d'y travailler. »

La guerre des idéologies du 20ème siècle : le keynésianisme

A l'opposé de cette conception de l'économie, on retrouve le keynésianisme. Selon cette politique économique, les marchés laissés à eux-mêmes ne conduisent pas forcément à l'optimum économique. En outre, l'État a un rôle à jouer dans le domaine économique notamment dans le cadre de politique de relance.

John Maynard **Keynes** se définissait cependant comme libéral, et fut d'ailleurs membre actif du Parti libéral anglais pendant la plus grande partie de sa vie. Mais son libéralisme consistait en une défense sans compromis de la liberté individuelle, en particulier sur le plan moral, et de la démocratie politique. Il ne croyait pas au laisser-faire. Dans *La Fin du laisser-faire* (1926), il écrit : « Il n'est nullement vrai que les individus possèdent, à titre prescriptif, une "liberté naturelle" dans l'exercice de leurs activités économiques. (...) Il n'est nullement correct de déduire des principes de l'économie politique que l'intérêt personnel dûment éclairé oeuvre toujours en faveur de l'intérêt général. »

Keynes n'est évidemment ni le premier, ni le seul à remettre en question le laisser-faire. Les porte-parole des diverses tendances du socialisme, certains penseurs chrétiens, les économistes de l'école historique allemande et de l'institutionnalisme américain ont mené dès le XIXe siècle la lutte contre le libéralisme économique. John Stuart Mill considérait que la liberté économique n'avait pas le même statut que la liberté individuelle et politique, et pourrait éventuellement laisser la place au socialisme. Mill est le précurseur d'un courant de pensée qui va se développer à la fin du XIXe siècle au sein du Parti libéral britannique, et dans lequel Keynes s'inscrit : le nouveau libéralisme. Les nouveaux libéraux considèrent que le libéralisme classique a accompli son oeuvre et que, désormais, le capitalisme génère des maux dangereux : crises, chômage, pauvreté, inégalités de revenus inacceptables. C'est à l'État que revient la responsabilité de corriger ces maux, et cela à travers un interventionnisme très actif.

Keynes a donné un fondement théorique à l'interventionnisme, une rationalisation économique à l'État providence. Ce fondement passe par une critique radicale de l'économie classique et de l'idée de l'autorégulation de l'économie par le marché. Le principal message de la *Théorie générale* est qu'il n'existe aucun mécanisme qui assure spontanément le plein-emploi dans les économies capitalistes. La persistance du chômage et celle d'écarts inacceptables dans les revenus et les fortunes sont des caractéristiques structurelles des économies capitalistes, qui ne peuvent être corrigées que par une intervention active de l'État. La révolution keynésienne remet donc le politique, et les objectifs sociaux, au premier rang par rapport à l'économique.

La majorité des économistes, comme les décideurs et l'opinion publique, admettaient que le droit à l'emploi, à un revenu décent, à la protection sociale doit être garanti par les pouvoirs publics et que des politiques actives d'intervention de l'État dans l'économie peuvent permettre l'atteinte de ces objectifs. Mais cela n'impliquait pas nécessairement de changements structurels importants dans les économies.

Il n'y a pas d'alternative : le maître mot de l'idéologie néo-libérale

Comme le mot « libéralisme », « néolibéralisme » est aussi porteur d'ambiguïté. Contrairement à ce que l'on peut penser, il est d'un usage très ancien. On le trouve sous la plume de Lamartine, en 1843, comme synonyme de libéralisme. Plus tard, il est employé parfois comme synonyme de nouveau libéralisme, par exemple par Walter Lippman. Mais il sert aujourd'hui à désigner la résurgence, dans les années 1970 et 1980, d'une forme radicalisée de libéralisme économique que l'on oppose au keynésianisme et à l'interventionnisme. Mouvement idéologique et politique, il s'appuie sur une diversité de courants théoriques dont les principaux sont le monétarisme, l'école autrichienne, l'économie de l'offre, la nouvelle économie classique et l'anarcho-capitalisme.

Adversaire et critique opiniâtre de Keynes, dès la fin des années 1920, Friedrich **von Hayek** s'est donné comme ambition explicite de donner de nouveaux fondements idéologiques, politiques et économiques au libéralisme. Il a modernisé la parabole smithienne de la main invisible dans sa vision de la société et du marché comme « ordres spontanés », nés de l'action humaine sans planification préalable. Dès 1944, dans *La Route de la servitude*, il affirme que toute forme d'intervention de l'État dans l'économie, en particulier pour établir une mythique justice sociale, ne peut mener qu'à des résultats contraires à ceux escomptés, et paver la voie au totalitarisme. La crise des années 1970 et 1980 est pour lui le fruit des politiques keynésiennes d'intervention, et le chômage est la cure indispensable pour rétablir les équilibres qui ont été rompus par ces politiques.

Milton Friedman est le porte-parole le plus connu et le plus efficace du néolibéralisme. Il est le principal théoricien du monétarisme et met au premier rang la lutte contre l'inflation plutôt que la lutte contre le chômage. Apôtre infatigable du marché et du laisser-faire dans tous les domaines de l'activité économique, M. Friedman oppose à l'interventionnisme keynésien le désengagement de l'État, la privatisation et la déréglementation, l'affaiblissement du pouvoir syndical et plus généralement des contraintes qui pèsent sur le marché du travail, telles que l'assurance-chômage et le salaire minimum. Ces contraintes sont responsables du niveau élevé de ce que M. Friedman a appelé le « taux naturel de chômage ».

Au monétarisme de M. Friedman a succédé, dans les années 1980, la « nouvelle économie classique », en référence explicite à l'économie classique que Keynes avait attaquée. Poussant à la limite l'idée de la rationalité de l'*Homo economicus*, cette école fait l'hypothèse que tous les marchés sont toujours en équilibre, et que les individus utilisent rationnellement toutes les informations dont ils disposent. Ils peuvent prévoir, en particulier, les effets de toutes les

politiques économiques, qui sont donc inefficaces. Pour la nouvelle économie classique, tout chômage est volontaire et résulte d'un choix des travailleurs.

À la frontière extrême du néolibéralisme, on trouve des courants comme l'économie de l'offre et l'anarcho-capitalisme. Les premiers, inspirateurs de la « reagonomie », prônent la réduction des impôts des plus riches et la suppression radicale des programmes de protection sociale qui servent à protéger paresseux et déviants. Le mouvement anarcho-capitaliste, appelé aussi libertarien, propose l'élimination totale de l'État, et la privatisation des fonctions que lui réservait A. Smith : l'armée, la police et la justice.

Ces courants de pensée partagent certaines convictions qui constituent un support idéologique pour les politiques de déréglementation et de démantèlement de l'État providence menées à partir des années 1980 dans plusieurs pays, accompagnées par une dérégulation financière à l'échelle mondiale. Le gouvernement anglais de Thatcher (1979-1990) et le gouvernement américain de Reagan (1981-1989), furent les premiers à appliquer ces convictions de façon systématique et généralisée à l'économie réelle.

Enfin, notons que le néolibéralisme peut s'accommoder d'un État autoritaire. M. Friedman et F. Von Hayek ont ainsi, en se référant à la situation chilienne, laissé entendre que, dans des cas exceptionnels, une dictature politique pouvait s'avérer nécessaire pour rétablir la liberté économique. Le néolibéralisme peut aussi s'accommoder, sur le plan des valeurs morales, d'une remontée du conservatisme et du fondamentalisme religieux. Ce qui l'éloigne des deux autres dimensions du libéralisme.

Le saviez-vous ?

There is no alternative (TINA), traduit en français par « Il n'y a pas d'autre choix » ou « Il n'y a pas d'alternative » ou « Il n'y a pas de plan B », est un slogan politique couramment attribué à Margaret Thatcher lorsqu'elle était Premier ministre du Royaume-Uni. Ce slogan signifie que le marché, le capitalisme et la mondialisation sont des phénomènes nécessaires et bénéfiques et que tout régime qui prend une autre voie court à l'échec. L'expression, notamment sous forme de l'acronyme « TINA », est régulièrement utilisée par les altermondialistes pour dénoncer les dérives du néo-libéralisme.

L'universelle concurrence comme mode d'être au monde

En matière de politique économique, le néolibéralisme repose donc sur la croyance que les principes du marché libre et compétitif conduisent à l'ordre économique le plus efficient et rationnel. L'amenuisement des divers rôles de l'État, par le biais de la privatisation des entreprises et des coupes opérées dans les politiques de protection sociale, est typique des politiques néolibérales. Les pratiques du néolibéralisme reposent néanmoins sur une forte intervention étatique visant à assurer l'intégrité du système financier, quel qu'en soit le coût (par des opérations de renflouement si nécessaire), et à créer un « climat favorable aux affaires » (avec tout ce que cela implique en termes de discipline du travail, de privatisation des actifs, de maintien des impôts à des niveaux faibles, de coupes dans les prestations sociales et d'investissement dans des infrastructures favorables au capital). Le néolibéralisme définit un cadre institutionnel, politique et idéologique au sein duquel le capitalisme jouit donc davantage de liberté de manœuvre.

Aujourd'hui, la politique économique mondiale se caractérise par la libre circulation des capitaux et la priorité donnée à la réduction des déficits, censés garantir la croissance et, par répercussion dans le tissu social, le bien-être de la population. Or, précisément, on constate que ces politiques mises en oeuvre ont débouché sur plusieurs crises économiques de grande ampleur, où le laisser-faire s'est avéré être un mythe : les promesses de prospérité et de liberté individuelle sont davantage des promesses démagogiques au profit des classes dirigeantes. La négligence de la question sociale accroît les inégalités, le laisser-faire renforçait les « trusts » et les cartels.

Les idées du néo-libéralisme, fondées sur la promotion de la concurrence loyale, supposées assurer l'égalité des chances, favoriser la reconnaissance des véritables hiérarchies et récompenser chacun selon ses mérites et non selon son héritage se sont avérées, ont, en un demi-siècle, débouché sur l'accroissement des inégalités, la concentration du pouvoir économique, le recul de la démocratie, l'augmentation de l'insécurité économique et le ralentissement de la croissance.

Certains tentent néanmoins de nier son existence en le qualifiant de mystification intellectuelle. C'est une défense habituelle des partisans de cette doctrine. Il est d'usage chez eux de prétendre que le néolibéralisme est quelque chose de mal défini, de trop vague pour avoir un quelconque contenu analytique. Si le néolibéralisme n'existe pas, on ne peut pas le critiquer. Or, même si le terme est parfois utilisé de façon peu précise dans le débat public, il n'en reste pas moins qu'il désigne un ensemble assez bien identifié de propositions. Le néolibéralisme est peut-être divers, mais pas plus que bien d'autres doctrines. Affirmer que le néo-libéralisme « n'existe pas » participe d'une dépolitisation du débat, et de la confiscation démocratique qui constitue une marque du néolibéralisme

Ce qu'on peut en retenir jusqu'ici, c'est que le néolibéralisme propose une vision du monde basé sur la subordination de la réalité aux forces du marché et à la loi du plus fort, à l'opposé de l'économie solidaire qui fonde une société basée sur l'entraide et la participation.

Pour les profs

Exercice de jeu de rôle. Présentez clairement chaque économiste ci-dessus, à l'aide d'une photo pour chacun d'eux. Ensuite, trois élèves volontaires viennent représenter les idées de Smith, Keynes et Friedman à deux autres élèves qui incarnent le gouvernement belge. Les trois représentants essaient de convaincre l'exécutif belge d'appliquer sa politique à l'intérieur de son pays.

Attention, veillez à ce que chaque élève puisse s'exprimer. Au bout de l'exercice d'argumentation de 5 minutes, les deux membres du gouvernement doivent présenter, après un bref conciliabule, leur décision d'appliquer une des théories économistes au reste de la classe qui incarne le peuple.

5. Thématiques qui traversent le spectacle

L'Homme est un loup pour l'Homme. Dévorer ou être dévoré, un faux dilemme ?

Homo homini lupus est: locution latine signifiant « l'homme est un loup pour l'homme », autrement dit : « l'homme est le pire ennemi de son semblable, ou de sa propre espèce ». La première occurrence de cette locution est chez Plaute. Elle fût ensuite utilisée par Hobbes dans le *De cive* (épître dédicatoire). Elle fût aussi reprise par Arthur Schopenhauer dans *Le Monde comme volonté* et comme représentation par Sigmund Freud dans *Malaise dans la civilisation*.

D'un point de vue philosophique, cette locution porte une vision pessimiste de la nature humaine : l'homme ne ressemble pas au « bon sauvage » mais bien à un être sans scrupules si son éducation ne l'en a pas muni, poursuivant si besoin ses intérêts au détriment des autres.

Hobbes, dans son célèbre *Léviathan* montre que, dans son état de nature, les hommes désirent souvent les mêmes choses, et c'est principalement parce qu'ils désirent les mêmes choses qu'ils deviennent ennemis. L'autre est alors perçu comme un adversaire, un concurrent qu'il faut détruire pour pouvoir obtenir sans crainte ce que nous voulons. Hobbes cherche à savoir qu'est-ce qui, au fond de nous, nous pousse à rentrer en conflit avec les autres. Il identifie les principales raisons pour lesquelles les hommes se font la guerre : la défiance, la gloire, la compétition, la recherche du profit et la démonstration de force. Dans *l'état de nature*, c'est la loi du plus fort qui l'emporte dans la guerre de tous contre tous, car aucune puissance commune ne maintient l'ordre entre les hommes. De plus, la société ne pourrait se développer car la propriété n'est jamais garantie. Si l'homme ne fait que suivre ses penchants naturels, les conséquences de l'État de nature sont désastreuses : les notions de bien, de mal, de justice et d'injustice n'existent pas car il n'y a pas de puissance commune, c'est-à-dire d'autorité politique à laquelle les hommes puissent se soumettre.

Cet état de nature n'est pas réel. C'est une expérience de pensée qui permet à Hobbes d'imaginer une solution pour éviter que l'on sombre dans le chaos : un contrat. Puisque cet État de nature est menaçant pour tous les Hommes, il faut un pouvoir souverain pour assurer la sécurité de tous. Ce contrat est simple : chaque homme doit renoncer à ses droits naturels pour les transmettre à un pouvoir commun, qui garantira paix et sécurité : en acceptant de céder une part de leur liberté, ils gagnent une vie plus paisible. Ce pouvoir doit aller dans les mains du *Léviathan*. Il s'agit d'une créature biblique qu'Hobbes utilise comme image pour signifier le pouvoir auquel tous les hommes sont soumis. Le *Léviathan* a en effet tous les pouvoirs politiques et religieux. La souveraineté ne doit pas être divisée car sinon elle s'affaiblit. Les hommes restent protégés par les lois qui rendent impossible tout abus de pouvoir de la part de l'État.

Cette conception de l'Etat de nature doit être mise en lien avec la doctrine de marché vue plus haut. La politique économique libérale d'Adam Smith va puiser dans cette maxime le fondement anthropologique de l'idée du libre marché. Contrairement à Hobbes, il défend l'idée que c'est en cherchant son intérêt que, paradoxalement, l'individu contribue au bonheur du plus grand nombre et ce, sans qu'il en ait l'intention. L'Etat (le Léviathan) devient donc inutile pour garantir ce bonheur, si ce n'est en étant garant du respect de la propriété individuelle et du bon fonctionnement du marché. Néanmoins, comme on l'a vu, cette logique s'est avérée fautive, puisque les inégalités n'ont jamais été aussi grandes. Il faut donc questionner cette conception de la nature humaine, ce que Denis Kelly suggère en soulignant le comportement carnassier de son personnage dont le calcul utilitariste s'avère destructeur pour son environnement autant que pour lui-même.

Consommer en se consommant. Les pièges de la réussite sociale

La concurrence entre individus est présente comme étant naturellement liée à la nature humaine. L'Etat se doit donc d'utiliser le pouvoir qui lui est délégué pour régler les rapports entre les hommes et établir la justice, le bien, le bonheur pour tous. Or, il y a plusieurs voies possibles pour réaliser cet objectif social.

Il y a historiquement deux façons d'envisager une politique pour garantir le bien-être de la population, qui reposent chacune sur deux valeurs différentes : le libéralisme (sur l'idée de liberté) et le socialisme (sur l'idée d'égalité). Au

centre se trouve la question de la propriété. Le libéralisme défend la propriété individuelle de façon absolue et le socialisme défend la propriété de façon relative.

D'un côté, la richesse accumulée par le travail de l'individu doit entièrement lui revenir, de l'autre, celle-ci doit en partie seulement lui revenir. Le socialisme estime qu'il n'est pas juste que certaines personnes amassent des richesses et que d'autres ne puissent pas en profiter en raison de l'inégalité dans laquelle chacun se trouve. Par exemple, une personne handicapée physiquement ou qui est plus vieux ou malade pourra difficilement travailler par rapport à une personne en pleine santé. L'Etat se doit donc de veiller à rétablir cette injustice de départ en permettant aux plus démunis d'obtenir les moyens de vivre de façon digne.

L'autre vision, libérale, estime au contraire qu'il serait injuste qu'une personne qui a beaucoup travaillé donne le fruit de son travail à l'Etat pour le redistribuer à d'autres qui se sont donné moins de peine. Tout travail mérite salaire, et celui qui a pris le risque de se lancer dans une activité professionnelle doit pouvoir en garder les fruits.

A l'heure actuelle, au XXIème siècle, la valeur qui domine est celle de la réussite matérielle individuelle. Ce désir est construit par le marketing et la publicité qui créent de nouveaux besoins. Plus on avance dans les couches sociales riches, plus les biens sont utilisés comme valeur discriminante. Dès lors, à peine un individu obtient, par ses richesses, un nouveau statut social qu'il désire déjà les biens du statut social supérieur. Au sommet de cette pyramide se trouvent les ultras riches, dont tous les autres désirent ultimement la place. Cette logique est au cœur du système capitaliste, où la consommation est le rôle moteur, avec l'investissement, de la croissance. Sans marketing, pas de consommation. Sans consommation, pas de croissance. Sans croissance, pas de dividendes pour les actionnaires qui se nourrissent donc du désir universel de prendre quelque part leur place.

Cette mécanique exclut toute forme d'altruisme, de générosité, de gratuité, d'abandon de soi. La pauvreté est perçue comme une forme de déchéance à bannir. Seule la réussite matérielle permet de s'élever. La morale, l'éthique, la bienveillance sont toutes exclues de l'échiquier.

Le mensonge comme liant de l'existence. L'exemple de Jean-Claude Romand

Le 9 janvier 1993, Jean-Claude Romand tue sa femme en lui fracturant le crâne et ses enfants, âgés de 5 et 7 ans, à l'aide d'une carabine, ainsi que ses parents par le même moyen. Par la suite, il incendie volontairement sa demeure ainsi que les dépouilles et tente en vain de se suicider en avalant une dose de barbiturique. L'enquête révèle qu'il n'était pas médecin comme il le prétendait. Pendant dix-huit ans, Romand a menti à sa famille sur sa situation : il n'avait pas de travail. Lorsque sa famille commence à comprendre, il décide de la supprimer.

Cette histoire a fait l'objet d'un récit littéraire (L'Adversaire, Emmanuel Carrère) où l'écrivain tente de comprendre les raisons qui ont poussé cet homme d'apparence normale à mentir pendant tant d'années à sa famille et à ses amis auprès desquels il se faisait passer pour un riche médecin capable de leur obtenir un taux d'intérêt avantageux s'ils désiraient investir. Il utilisa cet argent, que les gens lui confiaient, pour mener un train de vie dispendieux qu'il justifiait par de prétendus honoraires mirifiques.

Cette histoire tragique n'est pas éloignée de celle de Gorge, l'anti-héros de Denis Kelly. Tous deux incarnent la logique d'une époque qui ne tolère ni l'échec ni la faiblesse. Obligés de se mentir à eux-mêmes pour arriver à leurs fins, ils n'ont comme objectif que de faire partie des « gagnants », de ceux qui ont réussi. Cependant, ce besoin les consume, leur ôte une partie de leur humanité jusqu'à les rendre étranger à eux-mêmes.

Ce dépérissement de la morale, qui est une des causes du néo-libéralisme s'appuyant sur plusieurs mythes féconds, est au cœur de la postmodernité. Aux vertus cardinales (beauté, bonté, vérité, justice) de l'ancien monde se sont substituées les valeurs de l'efficacité, de la rentabilité, de l'apparence, du pouvoir.

Extrait de « L'Adversaire »

« C'aurait dû être doux et chaud, cette vie de famille. Ils croyaient que c'était doux et chaud. Mais lui savait que

c'était pourri de l'intérieur, que pas un instant, pas un geste, pas même leur sommeil n'échappaient à cette pourriture. Elle avait grandi en lui, petit à petit elle avait tout dévoré de l'intérieur sans que de l'extérieur on ne voie rien, et maintenant il ne restait plus rien d'autre, il n'y avait plus qu'elle qui allait faire éclater la coquille et paraître au grand jour. Ils allaient se retrouver nus, sans défense dans le froid et l'horreur, et ce serait la seule réalité. C'était déjà, même s'ils ne le savaient pas, la seule réalité. Il entrouvrait la porte, sur la pointe des pieds s'approchait des enfants. Ils dormaient. Ils les regardaient dormir. Il ne pouvait pas leur faire ça. Ils ne pouvaient pas savoir que c'était lui, leur papa, qui leur faisait ça. »

Pour les profs

1. Analyse de texte. Que désigne le terme « pourriture » dans la description du moment qui précède le meurtre des enfants de Jean-Claude Romand ? Chaque élève est invité à donner une explication oralement.
2. Débat. Chaque élève est invité à expliquer ce geste en s'appuyant sur la logique décrite ci-dessus.
3. Expression écrite. Qu'est-ce que signifie réussir ? L'élève est invité à décrire la situation qu'il désire avoir à 40 ans et à décrire les détails de son existence.
4. Expression orale. Les élèves trouvent-ils le bénévolat bénéfique ? Pourquoi ?

6. Extrait commenté du texte du spectacle

Extrait de l'Abattage rituel de Gorge Mastromas

L'existence n'est pas ce que vous avez cru qu'elle était jusqu'à présent. Elle n'est pas juste, elle n'est pas gentille, elle n'est pas... La majorité de l'univers est si froide qu'elle gèlerait l'eau qui se trouve dans vos yeux en un instant. Le reste... Des grosses boules de feu recouvertes d'amas de matière. La matière s'en fout. La plupart du monde ignore tout ça, ils croient en Dieu ou papa ou Marx ou la main invisible du marché ou l'honnêteté ou le bien. Ils nagent à travers la vie, les yeux fermés, se faisant bouffer le menton, se faisant baiser à tour de bras. Elle est comme ça. Toi, tu es comme ça. Mais une petite, minuscule, poignée d'entre nous, une fraction infime, appelons ça la résistance, soyons romantique, une fraction minuscule de la population sait ce qu'est la vraie nature de la vie. Ils sont riches et puissants et possèdent tout parce qu'ils feront n'importe quoi pour ça. Le reste du monde est du bétail à leurs yeux, des animaux. Nous sommes une société secrète. Nous n'avons pas de poignées de mains, nous n'avons pas de réunions, nous ne mettons pas de costumes ridicules les soirs de pleine lune, mais nous existons, et nous nous connaissons, et quand nous nous rencontrons, nous sourions, et nous nous disons les uns aux autres « Regardez ces idiots. Regardez ces crétins. Pourquoi sont-ils si bêtes ? Pourquoi ils ne prennent pas ce qu'ils veulent vraiment, comme nous ? »

Pour les profs

1. Analyse de texte. Quel est le point de vue du personnage sur la nature humaine ? En quoi est-elle l'expression de l'idéologie néolibérale ?
2. Qu'est-ce que « la main invisible » dont parle Gorge ? A quel mécanisme fait-elle référence ?
3. Gorge semble distinguer deux parties dans l'humanité. Quelles sont-elles ? Est-ce que ça a du sens aujourd'hui ? Pourquoi ?
4. Expression écrite. Chaque élève est invité à écrire la suite du monologue et de lui trouver une chute intéressante (une demi-page).

7. Pistes pour prolonger la réflexion

Romans

- Emmanuel Carrère, « **L'Adversaire** ». Un homme a tué sa femme, ses enfants, ses parents, puis a essayé, mais en vain, de se suicider. L'enquête a révélé qu'il n'était pas médecin comme il le prétendait depuis dix-huit ans et, chose plus difficile encore à croire, qu'il ne faisait rien de ses journées. Près d'être découvert, il a préféré supprimer ceux dont il ne pouvait plus supporter le regard.
- Bret Easton Ellis, « **American Psycho** ». Patrick Bateman, 27 ans, flamboyant golden-boy du Wall Street d'avant le krach d'octobre 1987 est beau, riche et intelligent, comme tous ses amis. Il fréquente les restaurants les plus chics. Mais Patrick a une petite particularité : c'est un psychopathe. Sa haine des pauvres, des homosexuels et des femmes est illimitée, et son humour froid est la seule trace d'humanité que l'on puisse lui trouver.
- Cockcroft, « **L'homme dé** ». Un psychiatre estimé de ses collègues et aimé de sa famille décide un jour d'interroger un dé pour décider de ses actions. Il découvre alors une nouvelle manière de vivre, sans ego, sans limites, où il joue une multitude de rôles. Dès ce moment, personne ne pourra dans son entourage, rester sans avis sur la question.

Théâtre

- Denis Kelly, « **Prends soin de bébé** ».
- Denis Kelly, « **Love & Money** ».

Cinéma

- Marry Arron, « **American Psycho** ». Adaptation éponyme du roman.
- Ramin Bahrani, « **99 homes** ». Rick Carver, homme d'affaires à la fois impitoyable et charismatique, fait fortune dans la saisie de biens immobiliers. Lorsqu'il met à la porte Dennis Nash, père célibataire vivant avec sa mère et son fils, il lui propose un marché. Pour récupérer sa maison, sur les ordres de Carver, Dennis doit à son tour expulser des familles entières de chez elles.
- Sam Mendes, « **American Beauty** ». La famille Burnham semble être, au premier abord, une famille américaine ordinaire. Toutefois, le manque de communication et la frustration mènent vite à un dérèglement total. Le père, Lester, tombe amoureux d'Angela, la jeune et jolie copine de sa fille Jane. Carolyn, la mère de famille, trompe son mari avec un agent immobilier qu'elle admire. De son côté, Jane se rapproche de Ricky, l'étrange fils du voisin.

Série

- Série « **Black Mirrors** »
- Série « **The end of the fucking world** »
- Série « **13 reasons why** »
- Série « **Westworld** »

8. Atelier PhiloCité

Présentation de l'atelier

PhiloCité retrouve avec plaisir le théâtre de Denis Kelly : le plaisir vient de la richesse du questionnement proposé par les pièces du dramaturge. Notre rôle dans la société, notre vision du monde, notre rapport à la morale, l'argent, la bonne/mauvaise conscience : autant de sujets qui appellent un décodage. Pour cette pièce, c'est un cadre de type maïeutique qui sera proposé. Les élèves seront invités à écrire une phrase qui prendra une position par rapport à la pièce. Ensuite, l'animateur ira chercher certaines de ces phrases et enclenchera un feu nourri de questions de façon à solliciter tout le groupe. Prendre position, réagir à la position de l'autre, décoder ce qu'il y a derrière une position : bref réfléchir ensemble et pouvoir rencontrer l'autre dans sa singularité. L'animateur fait circuler la parole (question miroir: « que pense le groupe de ce que tu viens de dire ? », question fermée : « réponds par oui ou non ») : il s'agit de se débarrasser de tout ce qui nous empêche de penser. Avec un groupe d'adolescents, la maïeutique sera proposée en version « douce » mais sans perdre son objectif d'authenticité.

Pour qui ? Une classe du secondaire

Par qui ? Un animateur de PhiloCité

Quand ? En amont ou en aval du spectacle

Durée ? 50 minutes (possibilité de prolonger en fonction de l'horaire)

Prix ? 50 euros

